

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 50

Artikel: Djan à Martsau pè l'èpetau
Autor: Marc / Gillet, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le « Conteur Vaudois »

sera servi gratuitement, durant le mois de décembre 1907, aux personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1908. — Prix de l'abonnement 4 fr. 50.

AU NEZ DE L'EMPEREUR

NAPOLEON I^{er} avait aussi ses pages. Ceux-ci étaient ordinairement choisis parmi les jeunes garçons de famille noble ou militaire. Ils portaient un uniforme riche et élégant. Leur service aux Tuileries consistait en menus offices auprès de l'empereur. C'étaient eux qui, entre autres, lui servaient son café, lui remplissaient ses tabatières.

Les pages de l'empereur passaient pour de gais compagnons, aimant à s'amuser — c'était de leur âge — et même à faire des farces, quand l'occasion s'en présentait. Parmi les plus experts en cela, on ne manquait jamais de citer Pierre Senneville et Jean de Meaucourt. C'étaient d'ailleurs deux amis, deux inséparables.

Un après-midi d'été, en 1808, conte M. Louis Sonolet, Napoléon travaillait dans son cabinet du château de Compiègne. Senneville et de Meaucourt étaient de service. Ils venaient de verser à l'empereur son café brûlant, et, tandis que celui-ci dictait des lettres à son secrétaire, les deux pages se tenaient immobiles derrière son fauteuil, prêts à tout ordre de leur maître.

Soudain, l'huissier de service annonce le maréchal de Moncey, venant lire à l'empereur son rapport sur la campagne d'Espagne.

Le vieux maréchal entre, tenant son volumineux rapport. Napoléon congédie son secrétaire. Les deux pages demeurent.

Blanc de cheveux, sec de corps, grave et digne d'allure, le maréchal de Moncey avait gardé quelque chose de la solennité et des manières cérémonieuses de l'ancien régime. Il estimait fort la dignité dont il était revêtu; et souvent, en parlant d'une chose indigne de lui, il lui arrivait de dire :

— Faire cela, moi, un maréchal de France !

Napoléon salua d'un ton de cordiale bonne humeur le vieux soldat; puis, lui tendant sa tabatière :

— Vous en usez toujours, j'espère !

Moncey connu comme un grand priseur, plongea deux doigts dans la tabatière impériale, prit une large pincée et, délicatement, délicieusement, il l'introduisit tout entière dans son nez.

Après quoi il se mit en devoir de lire son rapport.

A peine avait-il commencé sa lecture qu'une tache d'un liquide brun vint tomber au beau milieu de sa feuille.

— Coquin de tabac ! se dit Moncey.

Il sortit son mouchoir, se moucha énergiquement, et reprit sa lecture.

Fatalité ! Au bout d'un moment, une nouvelle tache brune tombait sur le papier.

— Gredin de nez ! pesta cette fois le maréchal au dedans de lui.

Il se moucha encore, plus fort que la première fois, et s'excusa auprès de l'empereur.

Une troisième, une quatrième, une cinquième goutte tombent sur le papier.

Pourpre d'embarras et de dépit, plus gêné qu'il ne l'avait jamais été sur le champ de bataille, Moncey se moucha de nouveau avec un bruit de tonnerre.

Son nez commençait à devenir terriblement cuisant et prenait des teintes cramoisies de plus en plus vives.

— Mais vous êtes enrhumé, monsieur le maréchal, dit enfin Napoléon.

— Non, sire, répliqua Moncey, désespéré de son persistant et bien involontaire manquement à l'étiquette. Je n'y comprends rien. Croyez que pareille chose ne m'arrive jamais. Je ne sais quel démon...

Néanmoins, il se remit à lire d'un air résigné. Soudain, Napoléon partit d'un grand éclat de rire, ce qui acheva de décontenancer le maréchal.

— Eh bien, je le connais, moi, le démon, s'écria joyeusement l'empereur. Tournez-vous, maréchal, et vous le verrez comme moi.

Moncey se retourna, et fut tout interloqué de voir le page de Senneville tenant une cuillère qui contenait une goutte de café, prête à choir sur le papier.

Le maréchal éclata :

— Comment, petits misérables, vous avez eu le toupet de me faire moucher cinq fois, moi, un maréchal de France !

Malgré la drôlerie de l'aventure, Napoléon pensa avec raison qu'il fallait sévir :

« Messieurs Senneville et de Maucourt, dit-il, je suis surpris de vous voir manquer de respect à un homme qui a l'âge et la carrière du maréchal Moncey. Allez dire tout de suite au maréchal Bertrand qu'il vous mette aux arrêts et qu'il vous fasse remplacer ici. »

Dans les corridors du palais, le maréchal, qui sortait de chez l'empereur, rencontra les deux pages, que des soldats conduisaient aux arrêts.

— Quel toupet ! s'écria-t-il encore. Dire que ces deux polissons-là m'ont fait moucher cinq fois, moi, un maréchal de France !

La bonne classe. — Quel rang occupes-tu en classe, mon ami ? demanda-t-on à un écolier.

— Moi, m'sieu, je suis le vingt-et-unième.

— Mais alors, tu es le dernier ou tout au moins l'avant-dernier ?

— Oh ! que non, y en a encore dix après moi. D'ailleurs, y a pas de dernier.

— Comment, il n'y a pas de dernier ? Il y en a toujours un.

— Oui, m'sieu, mais dans notre classe y en a point, parce qu'y vient jamais à l'école.

Où il y a de la pluie... — Un enterrement passait sur St-François. La suite était nombreuse. Il pleuvait.

— Voilà un bien bel enterrement, fait une dame à la personne qui l'accompagnait.

— Oui, mais par un temps pareil, il n'y a pas grand plaisir.

DJAN A MARTSAU PÈ L'ÉPETAU

(D'après G. Gillet.)

VAIRCÉ qu'on dzo à l'Hèpetau
On aminne Djan à Martsau
Qu'avai dâi douleu à 'na piauta.
Lo maldzo fâ : Lâi vâyo gotta,
La faut rongnî, âo l'è fôtu.
— L'affère l'è pardieu bin z'u.

Ma fâi, aprî, Djan à Martsau
Sè plliégnaî que cein fasâi mau.
Lo maldzo dit : Diabe la quinta !
L'è la fivra que l'è mécheinta !
Faut rongnî l'autra, âo l'è fôtu.
— L'affère l'è rido bin z'u.

Djan à Martsau bouèlève adî.
Lo maldzo ètai tot èbahi
Et desâi : E-te bin possillio ?
On vâi prau que l'è dau terriblio.
Faut rongnî on bré, l'è pe su.
— L'affère l'è rido bin z'u.

Djan Martsau n'arretâve pas
De fère dâi pllieint et brâma.
Lo maldzo adan ie dit dinse :
Vâide-vo n'è pas la concheince...
Faut rongnî l'autro bré, bin su !
— L'affère l'è pardieu bin z'u.

Aprî cein, vaité que sè get
Ie colâvant on boquenet
Lo maldzo fâ : Lè lâi faut trère !
Su su que lâi grâvant po vère.
Aprî, ie vâo ître tot dru.
— L'affère l'è rido bin z'u.

Djan Martsau bramâve pe rein :
Ein avâi z'u por son erdzeint.
Lo maldzo fâ : L'a mau âi coute,
(On vâi cein rein que pè lè djoîte)
Faut lè rongnî, l'è trâo pansu.
— L'affère l'è pardieu bin z'u.

Quand l'è qu'on a z'u tot rongnî,
Lo maldzo fâ : S'èin vâo terî !
Et ti lè dzein de son velâdzo
Ie sè desant : Grâce à clli maldzo
Va ître vi qu'met n'ètiâiru.
— L'affère l'è rido bin z'u.

Ma tot d'on coup, Djan à Martsau
Ie sè trâove qu'ie âi rancot
Et pu ie passe l'arm'a gautse.
Lo maldzo sè dit : « Qu'è-te cösse ?
Lâi vâyo pe rein que dau fu.
L'affère l'è portant bin z'u.

Crâyo qu'on n'a pas prau rongnî :
Foudràî lâi fère l'autopsi,
Po vère se l'è à la tita
Que l'avâi mau, âo à la rita. »
— Djan à Martsau n'a rein cheintu :
L'autopsi l'è rido bin z'u.

MARC & LOUIS.